

Saint-Cyr : des traditions turbulentes

Armel Dirou et André Thiéblemont

Les traditions militaires ne consistent pas seulement dans la célébration d'un passé officiel et de l'ordre institué. À l'école d'officiers de Saint-Cyr, elle est perpétuée par les pratiques turbulentes et rebelles des élèves, et a connu, au fil de rapports tendus avec les autorités, de multiples transformations.

En France, le fait culturel militaire est ignoré, ou bien est aperçu à travers ses expressions les plus réglementaires et officielles : hiérarchie, discipline, décorations, symboles, cérémonies et défilés d'apparat. Il en va de même au combat, où l'on imagine toujours le corps militaire gouverné par des doctrines tactiques et des structures disciplinaires préexistantes. Or, les forces qui mobilisent ou démobilisent le corps militaire ne tiennent pas seulement aux structures instituées qui imposent les règles de comportement. Elles trouvent aussi leur source dans des mythes, des symboles et des rites qu'actualise et renouvelle l'expérience de la violence extrême, et sur lesquels l'institution militaire n'a pas de prise directe.

Ainsi, à l'école de Saint-Cyr-Coëtquidan, la mémoire des promotions d'élèves officiers n'est pas réductible à la mémoire officielle de l'institution. Elle est faite aussi de cette mémoire vraie « portée par des groupes vivants »⁽¹⁾. Depuis la création de l'école en 1802, les promotions d'ainés et de cadets se côtoient. Des modèles de conduites individuelles et collectives, des modèles de pensée se sont transmis de promotion en promotion par tradition orale. Celle-ci, très mouvante, échappe en partie au contrôle de l'autorité militaire. A partir de mythes fondateurs, elle s'est construite sur deux siècles, au gré de la vie des promotions et des échos de batailles, d'histoires, de symboles, de signes et de rites. Elle est transmise par une mémoire sans cesse remaniée par les expériences vécues par les élèves.

Cette mémoire s'alimente d'abord au mythe de l'officier napoléonien. Les statues cavalières de Marceau (1769-1796) - ce fougoux général républicain mort à vingt-sept ans - et de Kléber (1753-1800) - cet autre général coléreux « sauveur de la République » - furent offertes aux saint-cyriens par la IIIe République pour leur insuffler l'esprit républicain. Ces deux statues ont été intégrées à la vie saint-cyrienne, et les deux généraux, assimilés au héros napoléonien, sont devenues deux figures ancestrales de la tradition de l'école. L'effigie de Kléber surtout - et de son cheval, dont les parties génitales rougissent de peinture lorsqu'une promotion est en colère - est le support des protestations contre la hiérarchie de l'école. On les mobilise lors des rituels turbulents de « bahutage » (bizutage des nouveaux) et de protestation des anciens contre la hiérarchie. Ces rituels ne cessent d'être renouvelés par les échos de l'épopée combattante, un mythe subversif qui contourne bien souvent les volontés réformatrices de l'autorité politique ou militaire. Ces deux statues n'ont fait qu'alimenter un modèle archétypal d'officier frondeur et haut en couleurs, qui n'est pas toujours en accord avec les normes imposées par l'enseignement de l'école. Il s'ensuit un débat culturel latent qui oppose ce modèle à celui, plus policé, que l'institution, aux prises avec les évolutions de la société et de la mission des armées, s'est efforcée d'imposer depuis près de deux siècles. Ce débat permanent alimente les tensions au sein de l'école, tensions qui, par les épisodes qu'elles suscitent, nourrissent à leur tour les traditions portées par les élèves.

Le modèle de l'officier combattant et la tradition qui le porte exercent bien souvent leurs effets perturbateurs sur un système militaire vécu comme trop technocratique ou trop autoritaire. Cette tradition légitime le pouvoir d'initiation que les anciens entendent exercer sur les jeunes lors de leur arrivée à l'école. Elle justifie le détournement des règles de subordination strictes auxquelles le saint-cyrien est soumis. Mais, de son côté, l'autorité militaire sélectionne et capte dans ces manifestations ce qui est le plus susceptible de glorifier l'institution, fondant ainsi une tradition hagiographique réinvestie dans la formation des élèves.

Le complexe rituel d'Austerlitz

La tradition saint-cyrienne est le produit d'une histoire mouvementée, au cours de laquelle des matériaux symboliques et rituels n'ont cessé d'être remaniés, déplacés, recomposés et remplacés. Parmi ces matériaux, la bataille d'Austerlitz occupe une place prépondérante. Le 2 décembre est une date fondatrice dans la mythologie saint-cyrienne : c'est à la fois l'anniversaire du sacre de Napoléon (1804) et celui de sa victoire-éclair sur les armées austro-russes à Austerlitz en 1805. Le nom d'Austerlitz est devenu l'instrument de cryptage du calendrier que les « bazars » (bizuths) sont tenus d'apprendre à manier : en langue saint-cyrienne, le 11 novembre 2001 se dit le 11 U 196 (« u », deuxième lettre d'Austerlitz, correspond au deuxième mois de la rentrée, et « 196 » à l'année, puisque Austerlitz définit « l'an zéro » de l'ère saint-cyrienne). D'abord organisée spontanément par les élèves, la commémoration de la bataille ne fut formellement autorisée par la direction de l'école qu'à la fin du xixe siècle. Elle prit alors la forme d'une retraite aux flambeaux célébrée la veille de chaque 2 décembre. Mais à cet acte solennel les élèves continuaient d'ajouter des pratiques ludiques et turbulentes : batailles de sacs à linge et de polochons dans les chambrées transformées en camps retranchés, attaque en règle du préau de l'école figurant le plateau de Pratzen. L'affrontement rituel évoluera ensuite, au xxe siècle, vers un semblant de reconstitution de la bataille, se déroulant sur le Marchfeld (...). A la fin des années 50, le camp de Coëtquidan, où est implantée l'école depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, offre aux élèves une topographie qui leur permet de reproduire la bataille avec plus de réalisme : les uniformes, les mouvements des armées et des charges de cavalerie sont reconstitués, les feux d'artillerie sont simulés. Dans les années 70, le rituel, récupéré par le commandement de l'école, est devenu spectacle : il est ouvert au public et aux enfants des écoles. Toutefois, il n'a rien d'une véritable reconstitution historique et conserve son caractère fantaisiste et carnavalesque. Il s'achève en mêlée générale avec projections d'oeufs, de farine et de mousse à raser. Parfois, le scénario comporte des gags : en 1997, les anciens introduisirent un éléphant sur les lieux et invitèrent le général de l'école à le monter. Ni la fantaisie, ni la dérision n'ont été évacuées de cette manifestation, l'humour restant un modèle de comportement que transmet la tradition.

Mais l'évocation d'Austerlitz charrie aussi du sacré, qui transparaît dans le rite de passage saint-cyrien. L'attaque victorieuse du plateau de Pratzen eut lieu au point du jour. Aussi l'aurore d'Austerlitz est devenue un élément important de la symbolique rituelle. Elle renvoie à l'aube de la carrière d'officier. Sans doute est-ce ce symbole qui est présent dans le rite au cours duquel les bazars sont astreints par leurs anciens à faire briller quotidiennement le « coquillard », un bas-relief en bronze acquis par

l'école après la défaite de 1870, représentant un cuirassier blessé à terre et, à l'horizon, un soleil levant. Quant à l'anniversaire du 2 décembre, c'était, jusqu'il y a peu, la date à laquelle les nouveaux élèves recevaient des mains des anciens le casoar, ce plumet rouge et blanc porté au shako, élément distinctif de l'uniforme saint-cyrien. Cette remise du casoar marquait la fin de la période d'initiation et l'agrégation des bazars à la communauté.

Les producteurs de la tradition

L'association de ce rite à la célébration de la victoire napoléonienne, quoique datant de 1920, était mythique dans l'esprit des élèves : il en avait toujours été ainsi. Mais en 1971 la direction de l'école prit la décision d'écourter la période d'initiation, qui perturbait le déroulement des études. Elle fixa la date de remise des casoars au 8 novembre, ce qui permettait aux jeunes recrues de défilier le 11 novembre en grand uniforme. Après des débats intenses, les anciens de la promotion De Gaulle se soumièrent à l'ordre. Mais on avait touché au sacré.

La réparation survint au matin du 9 novembre : la promotion entière avait disparu de l'école. Ses chambres étaient vides. Emoi à Saint-Cyr, au ministère de la Défense, à l'Élysée... Elle refit surface juste à temps pour participer aux cérémonies du 11. Par la suite, cette fugue collective s'est ritualisée, donnant lieu à d'énormes canulars. Chaque année, le « 1er bataillon de France » disparaît pour aller s'incliner sur la tombe de Turenne (1611-1675) au-delà du Rhin, pour tenter relever la garde de la reine au palais de Buckingham, pour organiser à Rennes ou à Nantes une fausse prise d'armes, avec faux préfet, faux député, faux général et vrai discours loufoque, devant la presse crédule ou parfois complice.

Dans les années 80, les saint-cyriens questionnés sur l'origine de ce rite répondaient évasivement : « *C'est tradi* ». La tradition transmet ses effets, mais pas ses causes. Depuis la décennie 70, la symbolique du soleil d'Austerlitz s'est déplacée dans le champ rituel saint-cyrien. Les anciens ont maintenant coutume de passer leur dernière nuit à l'école sur la « grande bosse », une colline de la lande bretonne. Là, les futurs officiers attendent le lever du soleil et célèbrent au champagne l'aube de leur carrière.

Au milieu du XIX^e siècle, la « galette » était à Saint-Cyr un objet de culte. C'était une épaulette plate et sans frange que portaient les élèves les plus mal classés. On le appelait les « officiers galette » et les « fines galette » lorsqu'ils étaient en fin de classement. Ces élèves turbulents et pleins d'aplomb, méprisant la besogne intellectuelle mais excellent dans le maniement des armes, faisaient autorité auprès de leurs pairs. La réussite des anciens sortis de l'école à un rang médiocre signifiait qu'ils étaient dans le vrai : à cette époque, il suffisait de quelques appuis, ou bien encore d'être brave sur le champ de bataille pour accéder aux honneurs militaires. Leur comportement perturbateur et la création en 1848 d'une *Ode à la galette*, mise en musique sur l'air des *Puritains* de Bellini (1801-1835), seront à l'origine d'une symbolique que l'institution adoptera en oubliant ses origines : l'air de *La Galette* est joué aujourd'hui dans les défilés officiels. Mais la galette, elle, n'est plus portée par les fines.

Les rites de désordre

De nos jours, les fines désignent les représentants élus des compagnies et des sections d'élèves. Constitués en conseil (le Conseil des fines), ils assistent un bureau de cinq élèves également élus qui représente la promotion tout entière et a en charge la conception et la mise en oeuvre des manifestations de la tradition. Ce bureau est appelé le « Grand Carré », d'après le nom donné à un espace de l'ancienne école où se rassemblaient les punis, les officiers galette. Les membres du Grand Carré et les fines constituent une élite de réputation et choisissent en majorité à la sortie de l'école les armes de l'avant (cavalerie, infanterie) plutôt que les armes techniques (transmission, artillerie). Or ce choix exige d'eux aujourd'hui qu'ils soient bien classés. Ils n'ont donc plus les comportements « délinquants » des galette d'antan, mais ce sont eux qui organisent la délinquance collective de leur promotion.

Le rituel de Saint-Cyr repose en effet partiellement sur des rites de désordre ou d'inversion de l'ordre. Comme s'il fallait signifier que l'ordre militaire doit « *laisser une place au désordre tout en le redoutant* » et qu'à défaut de pouvoir l'éliminer, « *il faut le transformer en facteur d'ordre* »(2).

Le « 240 » est un rite nocturne très ancien, pratiqué durant la période d'initiation. Les anciens imposaient aux nouveaux le mélange de tout ou partie du paquetage individuel. Il restait aux jeunes à s'organiser pour retrouver leurs effets et rétablir le rangement du paquetage qu'exigeaient les instructeurs à la revue du soir ou du matin. En un siècle et demi, ce rite s'est sophistiqué et a connu des destins divers au gré des interdits du commandement. Au milieu du XIX^e siècle, dans sa forme originelle, ce n'est qu'un mélange de képis jetés au pied du 240, une marque située aux deux cent quarante mètres d'un mur servant à étalonner le pas des recrues (d'où le nom de l'épreuve). Dans les années 1960, le « petit poucet » est un 240 de grande ampleur : en début de nuit, encadrés par les anciens, les jeunes pérégrinent dans le camp contraints de jeter tous les deux ou trois cents mètres un effet de leur paquetage. Une dizaine de milliers d'effets sont ainsi dispersés dans le camp.

Dans les années 1950, le « vide-barreau » consistait à jeter par la fenêtre tous les objets d'une chambrée de bizuths - meubles compris - quelques dizaines de minutes avant l'inspection du soir. On conçoit l'effort d'invention qui est alors exigé des jeunes pour organiser collectivement la remise en ordre en quelques heures, et souvent la nuit. Dans les années 70, les anciens étaient venus à concevoir une pédagogie progressive du 240 par section, compagnie puis bataillon, comme un apprentissage de l'organisation et de la cohésion de groupe.

Résistance et déplacement des rites d'inversion

Dans les années 80, enfin, ces pratiques disparurent, mais le nom de « 240 » se conserva : il désigne aujourd'hui une journée insolite organisée par la promotion d'anciens deux cent quarante jours avant la sortie de l'école (appelée « Pékin de Bahut »). Cette journée consiste en manifestations folkloriques, tournant volontiers en dérision l'institution. En 1990, la promotion Général-Deslestrait courut le cross de l'école à l'envers, fit venir un cirque et transforma le vestibule du général-directeur en mare à canards. Brimade traditionnelle par laquelle les anciens s'autorisaient à imposer le désordre aux nouveaux, les contraignant par là à trouver les clés de l'ordre, le 240 est devenu aujourd'hui une fête désordonnée et libératrice. Mais le sens général de ce rite est resté le même : il ménage un espace de désordre dans une institution où il est difficile d'échapper à l'ordre strict des choses sans subir de sanction.

A la fin du siècle dernier, à la Saint-Sylvestre, les rôles d'anciens et de nouveaux étaient inversés pendant vingt-quatre heures, les victimes se faisant tyrans à leur tour. D'autre part, chaque année, une représentation théâtrale jouée devant les cadres de l'école et devant leurs familles autorisait les élèves à passer leurs instructeurs au crible d'une critique humoristique et parfois mordante. Une autre manifestation, le « demi-tour », célébré le 30 juin lors du retournement du carton du calendrier, consistait à retourner tout ce qui, dans l'école, était susceptible de l'être : les lits, les coffres, les portes, les képis (portés visière en arrière), les bustes de statues, etc.

Dans les années 50, des rites semblables à ceux-ci étaient toujours pratiqués, notamment la « turne voraces », une performance théâtrale annuelle caricaturant les autorités (les « voraces » sont les officiers instructeurs). Dix ans plus tard, la turne voraces fut supprimée par le commandement de l'école. Tout se passa alors comme si la mission critique de la turne voraces avait été reportée sur le demi-tour, qui devint en effet une manifestation de grande ampleur, au cours de laquelle les élèves investissaient de nuit les bureaux de leurs instructeurs pour y mettre en place des décors représentatifs des jugements qu'ils portaient sur eux. Au matin, la rumeur attirait sur place les cadres et leurs familles, curieux de connaître les jugements des élèves.

Dans le même mouvement, ce rite fut enrichi par un geste inversant momentanément les pouvoirs de sanction. Durant la nuit du demi-tour, deux bustes appartenant à la statuaire de l'école, celui du maréchal Baraguey d'Hilliers (1795-1878) et celui de l'abbé Lanusse, étaient déposés respectivement devant le bureau de l'officier le plus détesté et devant celui de l'officier le plus apprécié des élèves. Le maréchal Baraguey, commandant de l'école en 1834, était en effet un officier dont la sévérité avait provoqué des mutineries chez les élèves. A l'opposé, l'abbé Lanusse, aumônier de l'école de 1871 à 1905, était un personnage adulé des saint-cyriens pour sa bonté et son courage.

Par la suite, cette pratique inventée au début des années 1970 se ritualisa et devint autonome. Elle prit la forme d'une remise de trophées bien organisée caricaturant les remises d'oscars des milieux du spectacle. Au mois de décembre, le Conseil des fines investit une quelconque manifestation où l'encadrement est présent et proclame la liste des nominés. Par la suite, et jusqu'à la remise des trophées, le slogan « Baraguey » est placardé dans l'école. Il appelle à la dénonciation de tout ce qui peut concourir au choix définitif de l'officier qui recevra le Baraguey.

Cette tradition que continue d'activer le Grand Carré des saint-cyriens, promotion après promotion, est doublement marquée par sa continuité historique et par les conflits de pouvoir qu'elle entretient au sein du système strict de l'école. Nous avons vu comment, au fil du temps, elle s'est maintenue en se transformant sans cesse : de multiples changements de forme sont intervenus tout en conservant sa dynamique contestataire et ses références symboliques, notamment celle de l'officier héroïque. C'est en se faufilant à travers les contraintes de différentes époques et en se jouant des circonstances que s'est déployée cette tradition, empruntant au passé les matériaux et les dénominations de ses formes.

Avec les jeux d'acteurs qu'il suppose, le système traditionnel des saint-cyriens, considéré sur le long terme, remplit donc deux fonctions : il transmet en même temps qu'il offre les moyens d'inventer, d'alimenter, de renouveler des constructions rituelles et symboliques destinées soit à construire l'identité d'une promotion vouée, jusqu'à présent, à combattre les armes à la main, soit à briser les rythmes routiniers de la vie militaire en créant des désordres régénérateurs. Ces dernières décennies, où la modernité imposait aux saint-cyriens un modèle d'officier gestionnaire, les innovations dont ces rites ont fait l'objet à chaque nouvel interdit révèlent les cheminements inventifs qu'autorise une tradition confrontée à la modernité. Celle-ci a alors procuré aux saint-cyriens des réponses rituelles au problème que leur posait l'*aggiornamento* des armées au lendemain des guerres d'indépendance : celui de l'expression d'une identité combattante dans le contexte d'un ordre militaire nouveau, plus pacificateur que guerrier, ne tolérant plus aucun désordre, fût-il ritualisé.

Armel Dirou et André Thiéblemont

Auteurs de « Lieux et objets de mémoire à Saint-Cyr », in A. Thiéblemont (dir.), Cultures et logiques militaires, Puf, 1999.

L'école d'équitation de Saumur

Fondée en 1814 pour l'instruction des troupes à cheval, l'école d'équitation de Saumur s'inscrit dans une tradition de dressage équestre qui remonte à la fin du xvie siècle. Elle est ouverte aux civils depuis 1972, mais est toujours animée par un corps d'instructeurs militaires qui, en raison de leur uniforme resté inchangé depuis le règne de Louis-Philippe, forment le Cadre noir. Depuis 1828, ces instructeurs réalisent des séances de voltige et de dressage équestre qui, pendant longtemps, ont été menées à huis clos, puis devant un public d'initiés. En 1992 le Carrousel de Saumur a atteint une publicité maximum en se tenant devant un public de 40 000 personnes au palais omnisport de Bercy. En 1995, la manifestation, dirigée par un metteur en scène, a encore gagné en ampleur, avec la participation d'un orchestre symphonique, d'une cantatrice et d'éclairages sophistiqués. On peut y voir un exemple brillant de transformation d'une tradition à usage interne en support de communication valorisant pour l'institution militaire, mais sans grand rapport avec ce que sont les expériences et les missions des forces armées.

<http://scienceshumaines.com/>